



INSTITUT KHYÈNTSÉ WANGPO
INSTITUT D'ÉTUDES SUPÉRIEURES
BOUDDHISTE & DZOGCHEN
མཚུལ་བརྗེ་འདུལ་པོའི་གྲུ་ཚང་།

བློ་རིག་གི་རྣམ་བཞག་ཉེར་མཐོ་ཀུན་འདུས་བློ་གསར་མིག་འབྱེད།
Blo rig gi rnam bzhag nyer mkho kun 'dus blo gсар mig 'byed

**Le Traité sur l'établissement de la connaissance,
qui réunit tous les points importants et ouvre les yeux à une
nouvelle compréhension.**

par
'Jam dpal bsam 'phel

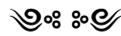
Traduction : Philippe Cornu

Texte d'illustration

TABLE DES MATIERES

Hommage à Losang Drakpa.....	p.3
I - Les définitions.....	p.3
II - Les divisions.....	p.3
III-1- L'exposé de la perception directe.....	p.4
III-2 L'inférence.....	p.7
III-3 Une connaissance subséquente.....	p.8
III-4 L'analyse mentale.....	p.9
III-5 Le doute.....	p.10
III-6 L'esprit incertain quant aux apparences perçues.....	p.11
III-7 Une connaissance erronée.....	p.12
II-2 - La division triple de la connaissance.....	p.13
II-3 - La division double de la connaissance.....	p.14
Confession.....	p.20
Colophon.....	p.20

*Ayant rendu hommage à Losang Drakpa,
La manifestation même de Mañjushrî, trésor d'intelligence,
Je vais exposer ce traité de la connaissance qui réunit tous les points importants
Afin de développer la clarté intellectuelle chez ceux qui ont un faible
entendement.*



Cet exposé de la science logique comprend trois parties :

- I - Les définitions,
- II - Les divisions,
- III - l'exposé du sens de chacune des divisions.

I - Les définitions

La connaissance est la définition de l'entendement.

La clarté et la connaissance sont la définition de la conscience.

Les mots « entendement », « connaissance » et « conscience » ont le même sens.

II - Les divisions

Il existe trois types de divisions :

II-1 - La division septuple de la connaissance,

II-2 - La division triple de la connaissance,

II-3 - La division double de la connaissance.

II-1 - La division septuple de la connaissance :

Elle comprend la perception directe (*pratyakṣa*, *mngon-sum*) ou intuition ou évidence ; l'inférence (*anumāna*, *rjes-dpag*) ; la connaissance après coup (*paricchinajñāna*, *bcad-shes*), l'analyse mentale (*manaḥ parīkṣa*, *yid-dpyod*) ; l'incertitude quant aux apparences perçues (*aniyata pratibhāsa*, *snang-la manges-pa*) ; le doute (*saṃśaya*, *the-tshom*) et la connaissance erronée (*viparyayajñāna*, *log-shes*).

III - L'exposé du sens des différentes divisions comprend donc lui-même sept parties.

III-1- L'exposé de **la perception directe** (*pratyakṣa, mngon-sum*) comprend deux parties : sa définition et ses divisions.

La perception directe se définit comme une connaissance non-illusionnée et dénuée de fabrications conceptuelles.

La validité de la perception directe se définit comme une connaissance irréfutable dans sa nouveauté, étant non-illusionnée et dénuée de fabrications conceptuelles.

Ses divisions sont :

- La perception directe des sens,
- La perception directe mentale,
- La perception directe réflexive [ou intuition aperceptive],
- La perception directe des yogis.

La perception directe des sens (indriyapratyakṣa, dbangpo mngon sum) se définit comme une connaissance non-illusionnée et dénuée de fabrications conceptuelles produite par l'organe sensoriel physique qui est sa condition régente spécifique.

On distingue :

- La perception directe sensorielle qui appréhende les formes,
- La perception directe sensorielle qui appréhende les sons,
- La perception directe sensorielle qui appréhende les odeurs,
- La perception directe sensorielle qui appréhende les goûts,
- La perception directe sensorielle qui appréhende les objets tactiles.

La condition régente spécifique est [par exemple] l'organe de l'œil et la condition objective est la connaissance non-illusionnée et dénuée de fabrications conceptuelles produite sur la base de la forme. Telle est la définition de la perception directe sensorielle qui appréhende les formes, que l'on peut appliquer [aux autres types de perception directe des sens].

La perception directe mentale (manonubhavapratyakṣa, mānasapratyakṣa, yid kyi mngon sum) se définit comme une connaissance non-illusionnée et dénuée de fabrications conceptuelles produite par le sens mental qui est sa condition régente spécifique.

On en distingue deux sortes : la perception directe mentale déployée à l'occasion [de la perception d'objets des sens] et celle qui ne l'est pas.

La perception directe mentale déployée à l'occasion [de la perception d'objets des sens] se définit comme une connaissance de l'autre [=externe] non-illusionnée et dépourvue de fabrications conceptuelles, déployée à cette occasion et produite par le sens mental, sa propre condition régente spécifique.

Si on la subdivise, il en existe cinq sortes, de la perception directe mentale qui appréhende les formes à la perception directe mentale qui appréhende les objets tactiles.

Quant aux modes de production des perceptions directes mentales déployées à cette occasion, on en distinguera trois sortes : la production alternante, la production de trois types et la production qui a seulement lieu à la fin d'un continuum.

Selon le premier mode, on professe qu'au premier instant se produit la perception directe sensorielle qui appréhende les formes, et juste après se produit le premier instant de la perception directe mentale qui appréhende les formes. Après cela se produit le second instant de perception directe sensorielle qui appréhende les formes, etc. et ainsi, chaque instant de perception directe mentale se produit en alternance avec chaque instant de perception directe sensorielle.

Dans le second mode de production, il est dit que le second instant de la perception directe sensorielle qui appréhende les formes et le premier instant de perception directe mentale sont éprouvés tous deux simultanément, alors même que se produit la perception directe réflexive, le troisième type [de perception directe]. Bref, il est affirmé que deux types [de perception] tournés vers l'extérieur et le type [de perception] tourné vers l'intérieur se produisent instantanément.

Dans le troisième mode de production, qui est la pensée même du père éminent, Jé Tsongkhapa, et de son fils spirituel Gyaltsap, il est dit que c'est à la fin du dernier instant de la perception directe sensorielle qui appréhende les formes que se produit la perception directe mentale qui appréhende les formes. De plus, il est clairement dit dans le traité [Le commentaire de Panchen Sönam Drakpa sur Dharmakīrti] qu'il est nécessaire de poser qu'au sein du continuum psychique de celui qui perçoit, il y a juste un instant final de perception directe mentale qui appréhende les formes et non production à chaque instant.

Par "Révélée à cette occasion" il faut comprendre que la conscience de la forme est double : celle qui dépend de l'œil et celle qui dépend du mental.

La seconde [la perception directe mentale qui n'est pas révélée à cette occasion] se réfère aux connaissances supramondaines telles que la connaissance de l'esprit d'autrui.

L'intuition aperceptive ou perception directe de la conscience de soi (*svasaṃvedapratyakṣa*, *rang-rig*) se caractérise par l'aspect du préhenseur [du sujet]. L'intuition aperceptive se définit donc comme l'aspect qui appréhende, non-illusionné et dénué de fabrications conceptuelles.

Il existe trois types d'intuitions aperceptives, la connaissance valide première, la connaissance subséquente et l'incertitude quant aux apparences.

La perception directe des yogis (*yogipratyakṣa*) se caractérise comme la connaissance du continuum des Ārya, non illusionnée et sans fabrications conceptuelles, produite par le *samādhi* qui unit quiétude et vision profonde, lequel constitue sa condition régente spécifique.

Il en existe trois sortes, celle des Śrāvaka, celle des Pratyekabuddha et celle des adeptes du Mahāyāna.

Il est dit que l'intuition aperceptive et la perception directe des yogis sont nécessairement des perceptions directes mentales.

Ces caractéristiques appartiennent à l'école Sautrāntika, mais selon les Cittamātrin et les adeptes du Yogācāra-svātantrika-madhyamaka, elles sont "une conscience libre de fabrications conceptuelles et produite par des empreintes stabilisées".

En outre, expliquons un peu ce que sont les faux-semblants de perceptions directes. Il est dit :

« La connaissance illusionnée, la connaissance superficielle, l'inférence et les produits de l'inférence, la mémoire et les aspirations sont des faux-semblants de perception directe ainsi que le manque de clarté [de la vue]. »

De sorte qu'il existe six sortes de faux-semblants conceptuels de perception directe et une non-conceptuelle, soit sept en tout. Dans le *Pramāṇavārtikka*, ils sont ramenés à quatre. Si vous désirez en connaître le détail, consultez des ouvrages tels que *La Science logique* de Ratō et la *Très claire intention* sur le troisième chapitre [du *Pramāṇavārtikka*].

III-2 L'inférence (*anumāna, rjes-dpag*) se définit comme une conscience qui, s'appuyant sur la base d'un signe authentique, appréhende indéniablement son objet d'évaluation qui est caché (*parokṣa*). En tant que connaissance valide, l'inférence se définit comme une connaissance irrécusable et nouvelle à l'égard d'un objet d'évaluation caché et qui s'appuie sur la base d'un signe authentique. Toutes les inférences ne sont pas nécessairement des moyens de connaissance valide.

Il en existe trois types : l'inférence par la foi, l'inférence par la réputation et l'inférence par la force des faits.

La première, *l'inférence par la foi*, se définit comme une conscience d'appréhension irrécusable quant à son objet d'évaluation extrêmement caché (*atyanta parokṣa*), qui s'appuie sur la base d'un signe authentique de foi. Ainsi d'une inférence qui comprend de manière indéniable le sens de l'enseignement d'un *āgama* qui dit

« *Du don [découle la] richesse ; de l'éthique du comportement, le bonheur.* »

La seconde, *l'inférence par la réputation*, se définit comme une conscience d'appréhension irrécusable quant à son objet d'évaluation, ce dont on a entendu parler, qui se fonde sur la base d'un signe correct de réputation. Ainsi d'une inférence qui comprend qu'il est convenable d'exprimer le "porteur de lièvre" par le vocable de "lune".

La troisième, *l'inférence par la force des faits*, se définit comme une conscience d'appréhension irrécusable quant à son objet connaissable, un phénomène légèrement caché, qui se fonde sur la base d'un signe correct de force substantielle [factuelle] qui est son support.

Ainsi de l'inférence qui comprend que le son est transitoire.

III-3 Une connaissance subséquente (*paricchinajñāna, bcad-shes*) se définit comme une conscience non-valide dont la compréhension est induite par celle atteinte lors d'une connaissance valide antérieure.

Il en existe deux sortes, la connaissance subséquente à la perception directe et la connaissance subséquente à une conception.

La première, *la connaissance subséquente à la perception directe*, est elle-même divisée en quatre :

- La connaissance subséquente à la perception directe des sens,
- La connaissance subséquente à la perception directe mentale,
- La connaissance subséquente à l'intuition aperceptive,
- La connaissance subséquente à la perception directe des yogis.

La seconde, *la connaissance subséquente à une conception*, comprend deux types :

- La connaissance conceptuelle subséquente induite par une perception directe,
- La conséquence conceptuelle subséquente induite par inférence.

La première est illustrée par une connaissance affirmée certifiant la couleur bleue, produite à la suite d'une perception directe qui appréhende le bleu.

La seconde est illustrée par le second instant d'une inférence qui comprend que le son est impermanent.

C'est pourquoi il est dit dans le *Pramāṇaviniścāyaṭīka* (*'Thad-ldan*) de Dharmottara :

« Le premier instant d'une perception directe et celui d'une inférence sont bien des moyens de connaissance valide, mais il n'en est pas de même des seconds instants [de l'un et de l'autre] qui se produisent et s'établissent [pourtant] dans leur prolongement. »

En effet, l'identité de production et d'établissement de ces moments se réfère à l'identité du résultat.

III-4 L'analyse mentale (*manañ parīkṣa, yid-dpyod*) se définit comme une conscience qui appréhende uniquement le phénomène qui est son objet d'application principal, sans toutefois atteindre son sens véritable débarrassé [de toute surimposition].

On la divise en trois catégories :

- L'analyse mentale dépourvue de raison,
- L'analyse mentale aux raisons indéterminées,
- L'analyse mentale qui s'appuie sur un faux-semblant de raison.

La première, *l'analyse mentale dépourvue de raison*, est illustrée par l'entendement qui pense "les sons sont impermanents" sans aucune raison.

La seconde, *l'analyse mentale aux raisons indéterminées*, est illustrée par l'entendement qui pense "les sons sont impermanents" d'après le signe que le son est un produit, sans toutefois vérifier que le son est [bien] un produit ni qu'un produit est nécessairement impermanent.

La troisième, *l'analyse mentale qui s'appuie sur un faux-semblant de raison*, est illustrée par l'entendement qui pense "les sons sont impermanents" d'après le signe qu'il s'agit d'un objet connaissable.

De sorte qu'il est dit dans le *Trésor de Science logique* : "Les analyses intellectuelles ne sont pas au-delà de ces trois catégories : celles qui se fondent pas sur des signes étant de simples présomptions pouvant se transformer en doutes ; celles qui s'appuient sur des signes corrects ou celles qui s'appuient sur de faux-semblants."

On définit aussi [l'analyse mentale] comme une conscience d'appréhension qui saisit uniquement et sans tromperie son objet d'application sans s'appuyer sur aucun signe-support ni aucune expérience et sans atteindre son sens véritable débarrassé [de toute surimposition].

Par "expérience", il faut comprendre que l'on ne se réfère ni aux expériences produites dans la méditation, ni aux expériences aperceptives ni aux expériences de clarté non-mêlées de sens général. Ainsi, me semble-t-il, ce qui est "entendement" n'est pas nécessairement inclus dans les sept sortes de connaissance et il est facile de comprendre que les états d'esprit tels que le *samādhi* sur la laideur, la grande compassion dans l'esprit d'un pratiquant, etc., qui appartiennent à la catégorie des réalisations de méthodes et autres n'en sont pas. En ce qui concerne les expériences qui proviennent de la méditation, il est évident qu'elles ne sont pas des analyses mentales. Il ne convient pas davantage de les ranger parmi les connaissances erronées puisqu'elles ne sont point affectées par des causes de tromperie. Ceci doit être examiné.

III-5 Le doute (*saṃśaya, the-tshom*) se définit comme une conscience qui, par son propre pouvoir, hésite entre deux fins [possibles].

Il y en a trois types :

Le doute relatif à un fait, le doute qui n'est lié à un fait et le doute égal.

Le premier est illustré par l'esprit hésitant qui pense : "le son est probablement impermanent".

Le second est illustré par l'esprit hésitant qui pense : "le son est plus probablement permanent".

Le troisième est illustré par l'esprit hésitant qui se demande : "le son est-il permanent ou bien impermanent ?"

III-6 L'esprit incertain quant aux apparences perçues (*aniyata pratibhāsabuddhi, snang-ba la ma-nges-pa'i blo*) se définit comme une conscience incapable de déterminer ce qu'est son propre objet d'application, bien que celui-ci lui apparaisse clairement avec ses caractéristiques singulières.

Il en existe trois catégories :

L'incertitude quant à la perception directe des sens, l'incertitude quant à la perception directe mentale et l'incertitude aperceptive.

Il n'y a pas de perception directe yogique de ce type, car la perception directe yogique comprend toujours [la nature de] son objet. C'est pourquoi il est dit dans le *Pramāṇavārtikka* :

« Par la seule vue, les grands intelligents déterminent tous les aspects. »

La première sorte [d'incertitude quant aux apparences perçues] est illustrée par l'exemple d'une perception directe sensorielle qui appréhende le bleu et induit un doute en pensant : "ai-je vu le bleu ou ne l'ai-je pas vu ?"

La seconde sorte est illustrée par l'exemple d'une perception directe mentale au sein de l'esprit d'un être ordinaire, qui appréhende une forme.

La troisième sorte est illustrée par l'exemple d'une conscience aperceptive dans l'esprit d'un Nihiliste, qui fait l'expérience d'une inférence comme d'une connaissance valide*.

**Les nihilistes n'acceptent que la perception directe comme moyen de connaissance valide et nient par conséquent que l'inférence soit une connaissance valide. Ainsi, ils font l'expérience de raisonnements inférentiels au sein de leur continuum de conscience, mais n'en acceptent pas la validité.*

III-7 Une connaissance erronée (*mithyajñāna, log-shes*) se définit par une conscience trompée quant à son objet d'application. Il en existe deux sortes, les connaissances erronées conceptuelles et les connaissances erronées non-conceptuelles.

La première est illustrée par les exemples d'une conscience qui conceptualise un lièvre avec une corne et appréhende le « soi » d'une personne.

La seconde est de deux types, la connaissance erronée des sens et la connaissance erronée mentale. La première [la connaissance erronée des sens] est illustrée par les exemples d'une conscience sensorielle qui perçoit deux lunes et d'une conscience sensorielle qui perçoit une montagne de neige bleue. La seconde [la connaissance mentale erronée] est illustrée par l'exemple d'une conscience onirique qui perçoit clairement du bleu.

II-2 - La division triple de la connaissance

Elle consiste en :

- La conscience conceptuelle qui fait d'une généralité son objet-support.
- La conscience non-illusionnée et sans fabrications conceptuelles qui fait d'un singulier réel son objet-support.
- La conscience illusionnée et sans fabrications conceptuelles qui fait d'un inexistant clairement apparent son objet-support.

La première, *la conscience conceptuelle qui fait d'une généralité son objet-support*, et la conscience conceptuelle sont synonymes.

La seconde, *la conscience non-illusionnée et sans fabrications conceptuelles qui fait d'un singulier réel son objet-support*, et la perception directe sont synonymes.

La troisième, *la conscience illusionnée et sans fabrications conceptuelles qui fait d'un inexistant clairement apparent son objet-support*, et la conscience erronée dépourvue de fabrications conceptuelles sont synonymes.

II-3 - La division double de la connaissance

Elle comprend les moyens de connaissance valide et les connaissances non-valides, mais aussi la division en connaissance conceptuelle et connaissance non-conceptuelle ; la connaissance illusionnée et la connaissance non-illusionnée ; la connaissance mentale et la connaissance des sens ; l'entendement qui s'engage par élimination et l'entendement qui s'engage par assertion ; l'esprit et les facteurs mentaux. Tous ont un sens distinct.

Un moyen de connaissance valide (*pramāṇa*, *tshad-ma*) se définit comme une conscience irréfutable dans sa nouveauté.

On en distingue deux sortes, le moyen de connaissance valide de la perception directe et le moyen de connaissance valide de l'inférence. Ce dénombrement de deux moyens de connaissance valide est définitif, car plus que ces deux moyens serait inutile et moins que cela serait incomplet.

Cependant, cette énumération définitive élimine les conceptions erronées mais non point une tierce possibilité, car ce qui est moyen de connaissance valide n'est pas nécessairement inclu dans ces deux catégories. Il est en effet difficile de faire entrer dans ces deux catégories les moyens de connaissance valide en général.

C'est afin de réfuter l'ensemble des conceptions erronées des autres systèmes à propos de ce nombre de moyens de connaissance valide en général, depuis les Nihilistes qui n'en acceptent qu'un seul, la perception directe, jusqu'aux Tsarikapa qui soutiennent qu'il en existe onze sortes, que le Seigneur du Raisonnement [Dharmakīrti] a dit : "*Puisqu'il existe deux objets de connaissance, il y a deux moyens de connaissance valide*". C'est donc afin de réfuter convenablement [ces croyances] à l'aide de nombreux raisonnements [fondés] sur le pouvoir des faits qu'il a définitivement fixé le nombre de moyens de connaissance à deux.

Par ailleurs, parmi les moyens de connaissance valide, on distinguera les moyens de connaissance valide certifiés par soi-même et ceux certifiés par autrui.

Un moyen de connaissance valide certifié par soi-même se définit comme une conscience irréfutable dans sa nouveauté, capable de déduire par son propre pouvoir la certitude qu'elle ne pourrait se produire sans que l'identité de son objet de connaissance ne se superpose à la finalité de l'objet.

Un moyen de connaissance valide certifié par autrui se définit comme une conscience irréfutable dans sa nouveauté qui, incapable d'une telle déduction [par elle-même], est obligée de s'appuyer sur un moyen de connaissance valide autre, ultérieur et conventionnel.

Les moyens de connaissance valide certifiés par soi-même sont de cinq types :

Le moyen de connaissance valide de la perception directe des sens qui a un objet familier ; le moyen de connaissance valide de la perception directe des sens qui perçoit un effecteur ; le moyen de connaissance valide de la perception directe aperceptive ; le moyen de connaissance valide de la perception directe des yogis et le moyen de connaissance valide de l'inférence.

Le premier est illustré par l'exemple de la perception directe de la forme du père au sein de l'esprit du fils. Le second est illustré par l'exemple de la perception directe qui appréhende le feu en sachant que celui-ci a la capacité de cuire et de brûler. Le troisième est comme la perception directe aperceptive qui fait l'expérience de la connaissance valide. Le quatrième est comme la Sagesse qui réalise dans toute son évidence l'absence de soi des personnes. Le cinquième est comme l'inférence qui réalise que le son est impermanent.

À ce propos, il est dit dans le *Trésor de Science Logique* :

« Les deux consciences objectives, les deux consciences aperceptives et l'inférence constituent les certitudes induites par soi-même. »

Si l'on subdivise au moyen de la terminologie le second moyen de connaissance valide, celui qui est *certifié par autrui*, il en existe trois types : quand l'apparence est certifiée par soi mais que sa vérité est certifiée par autrui ; quand le général est certifié par soi mais que le spécifique est certifié par autrui ; quand l'apparence elle-même est certifiée par autrui.

Le premier cas est illustré par l'exemple d'une perception directe sensorielle qui appréhende au loin une lueur rouge et dont [l'auteur] doute en se demandant conceptuellement si oui ou non il s'agit de la couleur du feu, alors qu'il s'agit bien de la couleur du feu.

Le second cas est illustré par l'exemple d'une perception directe sensorielle qui appréhende un arbre au loin, dont [l'auteur] doute alors en se demandant conceptuellement s'il s'agit bien d'un arbre Shapa ou non, alors qu'il s'agit bien d'un Shapa.

Le troisième est illustré par l'exemple d'une perception directe sensorielle qui appréhende le bleu et induit un doute en pensant "ai-je ou n'ai-je pas vu du bleu ?"

Ainsi, les deux premiers sont réels, tandis que le dernier est une imputation.

On peut aussi distinguer selon la terminologie la perception directe initiale, le mental non focalisé et l'esprit porteur d'un germe d'erreur, qui tous trois [nécessitent l'assentiment d'autrui].

C'est pourquoi il est dit dans le *Trésor de Science Logique* :

« *L'initiale, l'esprit inattentif et l'esprit porteur d'un germe d'erreur sont certifiés par autrui.* »

Voici comment on les illustre : la première est comme la perception directe des sens qui appréhende la couleur d'un lotus Utpala, ceci dans le courant de conscience d'un être qui n'a jamais vu d'Utpala auparavant. La seconde est comme une perception directe sensorielle qui appréhende un son au moment où le courant de conscience de l'individu est complètement captivé par la beauté d'une forme. La troisième est comme une perception directe sensorielle qui appréhende la couleur d'un mirage chez un individu dont la conscience identifie le mirage à de l'eau par surimposition.

Une connaissance non-valide (*apramāṇa-jñāna*, *tshad-min gyi shes*) se définit comme une conscience qui n'est ni nouvelle ni irréfutable. On distingue dans cette catégorie les cinq derniers types de consciences, tels que la connaissance subséquente, etc. [l'analyse mentale, l'incertitude quant aux apparences perçues, le doute et la connaissance erronée]

Une connaissance conceptuelle (*vikalpa*, *rtog-pa*) se définit comme une conscience d'appréhension qui se saisit d'un son et d'une signification [en tant que généralités] qu'elle croit bon d'associer. Une telle connaissance conceptuelle est identique à l'entendement qui procède par élimination. L'inférence, l'analyse mentale et le doute, tous trois ainsi qu'une partie des connaissances subséquentes et des connaissances erronées entrent dans cette catégorie.

Une connaissance non-conceptuelle (*nirvikalpitajñāna*, *rtog-med kyi shes*) se définit comme une conscience dépourvue de cette conscience d'appréhension qui se saisit d'un son et d'une signification et croit bon de les associer. Une telle connaissance non-conceptuelle est identique à l'entendement qui procède par assertion. La perception directe, l'entendement incertain quant aux apparences, tous deux ainsi qu'une portion des connaissances subséquentes et des connaissances erronées entrent dans cette catégorie.

Une connaissance illusionnée (*bhrāntijñāna*, *'khrul-shes*) se définit comme une conscience trompée quant à son objet apparent. Ses exemples sont la totalité des connaissances erronées et des fabrications conceptuelles.

Une connaissance non-illusionnée (*abhrāntijñāna*, *ma-'khrul-pai shes*) se définit comme une conscience qui n'est pas trompée quant à son objet apparent. Une telle connaissance est identique à la perception directe.

Il s'agit cependant ici de l'opinion de l'école Sautrāntika, qui n'est pas celle de la tradition Vijñāptika [Cittamātra] où l'on pose la distinction entre des perceptions directes illusionnées et non-illusionnées.

Une conscience mentale (*manovijñāna, yid-shes*) se définit par une conscience produite en s'appuyant sur le sens mental, sa condition régente spécifique. Entre l'esprit (*yid*) et la connaissance mentale, il y a quatre possibilités : ainsi, la conscience de l'œil est un esprit mais non point une connaissance mentale. Tous les facteurs mentaux qui accompagnent la conscience mentale sont des connaissances mentales mais non pas des esprits (*yid*). La conscience mentale (*yid-kyi rnam-shes*) est les deux à la fois. Les facteurs mentaux qui dans leur ensemble accompagnent les connaissances des sens (*dbang-shes*) ne sont ni l'un ni l'autre. De même, il existe quatre possibilités entre la connaissance conceptuelle qui appréhende un vase et la connaissance conceptuelle qui comprend "vase".

Il existe aussi quatre possibilités entre la perception directe et le moyen de connaissance valide vis à vis d'un même phénomène. Il existe encore quatre possibilités entre le moyen de connaissance valide inférentiel et la connaissance conceptuelle d'un même phénomène.

Il existe aussi une distinction entre comprendre un phénomène d'après ses signes et le comprendre directement par ses signes. On doit comprendre enfin qu'il y a une différence entre comprendre un objet par le moyen de la perception directe et le comprendre en le percevant directement.

Prenez donc à cœur ces explications dont l'auteur est Panchen Sönam Drakpa.

Une conscience sensorielle (*indriyajñāna, dbang-shes*) se définit comme une conscience produite sur la base d'un organe des sens physique, sa condition régente spécifique. On en distingue cinq sortes : la conscience visuelle, la conscience auditive, la conscience olfactive, la conscience gustative et la conscience corporelle.

L'entendement qui s'engage par élimination (*apohapravṛttibuddhi, sel-'jug-gi blo*) se définit comme une conscience qui entre en contact avec son objet par le pouvoir des termes [mots]. Un tel entendement est identique à la conscience conceptuelle.

L'entendement qui s'engage par assertion (*vidhipravṛttibuddhi, sgrub-'jug-gi blo*) se définit comme une conscience qui entre en contact avec son objet par le pouvoir du fait (*dnegos*). Un tel entendement est identique à la conscience non-conceptuelle.

L'esprit pensant (*citta, sems*) se définit comme ce qui est en concomitance avec les facteurs mentaux qui surgissent comme sa suite. L'esprit pensant (*citta, sems*), le mental (*manas, yid*) et le principe conscient (*vijñāna, rnam-shes*) ont un même sens.

Les facteurs mentaux (*caitta, sems-byung*) se définissent comme ce qui est en concomitance avec l'esprit qui en fait sa suite. Il doit y avoir concomitance à l'exemple de la conscience de l'œil et la sensation qui l'accompagne : tous deux

ayant un même objet de référence, il y a donc concomitance quant à la référence ; tous deux ayant un mode d'appréhension identique, il y a concomitance d'aspect ; tous deux étant simultanés, il y a concomitance temporelle ; tous deux ayant une même condition régence spécifique, il y a concomitance quant au support. Comme il surgit une unique entité de sensation en accompagnement de chacune des entités de conscience oculaire, il y a concomitance d'entité. Il y a donc concomitance de cinq aspects. Ces définitions sont faites principalement pour permettre la compréhension, mais si on les faisait principalement pour corriger les fautes de langage, quand apparaît en premier le mot "soi" dans une définition, il faudrait aussi affixer le mot "soi-même" à l'objet de désignation.

Si l'on subdivise les facteurs mentaux, il en existe six classes : les cinq facteurs omniprésents, les cinq facteurs déterminant l'objet, les onze facteurs vertueux et les six émotions conflictuelles principales, les vingt émotions conflictuelles secondaires et les quatre facteurs changeants.

La première catégorie des facteurs mentaux comprend la sensation, la perception, l'intention, l'attention et le contact. Puisqu'ils accompagnent toujours l'esprit principal, on les appelle "facteurs omniprésents".

L'aspiration, la croyance, la mémoire, la concentration et la connaissance discernante sont cinq facteurs appelés "facteurs déterminants" parce qu'ils déterminent la mise en contact avec les différents objets.

La confiance, la honte, le respect humain, ainsi que les trois racines de vertu : l'absence d'attachement, de colère et de stupidité, l'ardeur, la souplesse, la diligence [soin], l'équanimité et la non-violence sont des vertus faisant office d'antidotes et pourvues d'affinités [avec un esprit vertueux].

L'attachement, la colère, l'orgueil, l'ignorance, le doute et les opinions, les trois dernières étant affligées, constituent les émotions conflictuelles principales qui perturbent le continuum mental.

L'agressivité, le ressentiment, l'hypocrisie, la malice, la jalousie, l'avarice, la duperie, la dissimulation, la suffisance, la violence, l'absence de honte, le manque de respect de l'autre, l'inertie, l'excitation, le manque de foi, la paresse, la négligence, l'oubli, l'inattention ou manque d'examen et la distraction sont les vingt [émotions conflictuelles] qui se produisent et se développent auprès des émotions conflictuelles principales et sont donc appelées émotions conflictuelles secondaires.

Le sommeil, le regret, la conceptualisation et l'analyse sont les [quatre] facteurs changeants. On les dits changeant parce qu'ils changent de nature, devenant vertueux, non-vertueux ou neutres selon la motivation et leur type de concomitance [avec d'autres facteurs].

Si l'intelligent désire connaître l'essence, l'activité, la substance, les signes, les spécificités, etc. de chacun d'eux, il en prendra connaissance en détail dans l'*Abhidharma*.

☺ Confession

S'il se trouve des fautes [dans ce texte], j'en fais la confession aux Sages.

S'il y réside quelques vertus, que ceux qui, comme moi ont une intelligence médiocre, y trouvent la force de dissiper leur stupidité,

et puisse l'enseignement du Vainqueur durer longtemps !

☺ Colophon

C'est à la demande répétée des libraires successifs de Loling que j'ai établi un tel traité de la connaissance qui réunit tous les points importants.

Je ne me suis pas appuyé sur la Connaissance Logique de Ratö, mais autant que possible sur les écrits illuminants de Panchen [bSod nams grags pa].

Pour les quelques définitions qui n'y étaient pas claires ou nécessitaient une modification, j'ai utilisé autant que possible la Somme de Logique et la Connaissance Logique de Yongdzin.

Ceci fut écrit par l'abbé de Losel Ling, le guéshé de Gyarong et maître des récitations Jampel Samp'el dans ce temple et approuvé par l'ensemble des guéshés assemblés.

Que s'accroissent vertus et bienfaits ! ☺☺